

Pagine Friulane

Periodico mensile

di storia e letteratura della regione friulana.

ABBONAMENTO: Per un anno nelle Provincie del Regno lire 3; per le terre fuori dei confini politici lire 4. Esciranno non meno di dodici fascicoli annualmente, di sedici pagine. Un numero separato, centesimi quaranta.

VINCENZO JOPPI

Ricordare nell'anniversario della sua morte (1 luglio 1900) il nome di **Vincenzo Joppi**, interrompendo il facile oblio che travolge ogni cosa in questa nostra agitata esistenza, è atto doveroso per le *Pagine friulane*, il cui principale ufficio è d'illustrare, nei limiti delle proprie forze, la storia nostra, lo studio della quale fu il pensiero e il lavoro costante di tutta la sua vita.

Nè in miglior modo ci pare di poter compiere questo dovere che pubblicando alcune lettere a lui dirette da illustri cultori delle storiche discipline i quali ebbero con lui cordiale domestichezza nata da reciproca stima e da cortese scambio di consigli e d'aiuti riguardanti i comuni studi prediletti.

Queste lettere ci fanno testimonianza del concetto in cui il compianto nostro concittadino era tenuto, e della passione disinteressata con la quale prestava l'opera sua a vantaggio di quanti attendevano a studiare la storia del nostro Friuli.

Sia questo il modesto, ma riverente omaggio che rendiamo alla memoria dell'estinto amico.

LA DIREZIONE.

Albergo S. Marco

Venise le 16 Juillet |64

Pregiatissimo Signore,

Permettez moi de vous remercier pleinement de votre nouvelle bonté en m'envoyant ces notices du Beato Odorico, que je regarde comme très à propos pour mon travail. Je ne me pressais pas de répondre parcequ'on m'avais fait faire mon portrait, et je voulais vous en envoyer un comme souvenir d'une visite qui m'a donné tant de plaisir.

J'ai eu la satisfaction de faire la connaissance de votre ami distingué M. Barozzi, qui m'a montré toute la bienveillance possible, et a fait des recherches à mon secours dans le Musée Correr et aussi dans les papiers du feu M. Lazzari, quoique sans grand résultat. Le fait est que pour ces recherches il faut du temps, et les nouvelles que j'ai de chez moi m'empêchent de prolonger mon séjour ici.

Ars longa, vita brevis. Mais si je verrai le recueil de mes voyageurs italiens venir au jour, je me ferai plaisir en me rappelant à vous par l'envoi de l'ouvrage.

Je devrais vous dire que j'avais le plus complaisant accueil de la part de M.^r le C.^{te} de Montereale qui m'a communiqué quelque chose d'intéressant sur le sujet d'Odorico. Et son fils le C.^{te} Giacomo m'a conduit à Villa Nuova où j'ai vu une assez belle et ancienne statuette du Beato, et aussi la maison où il eut naissance! Je crois que le bon prêtre de Villa Nuova qui nous a conduit me trouva, tout Protestant que je suis, plus zélé pour son Saint que tout le monde catholique. Comme *udinese* c'est possible que vous serez intéressé d'avoir la liste de tous les mss. des voyages d'Odoric dont j'ai indications jusqu'à présent, et je l'ajoute ci-dessous. — Avec espérance de «rivederla» croyez moi Monsieur

Votre obligé

H. YULE (1)

A Mons.^r

M. le D.^r VIN. JOPPI

MSS. de' viaggi di Odorico.

Latini:

- 2 Nel Museo Britannico (de' quali uno è stato stampato nell'antica Raccolta Inglese de *Hakluyt*.
- 2 (almeno) Nella Bib. Imperiale, Parigi.
- 2 (in 1820) nella Bibliot. del Duomo a Praga.
- 1 nell'Ambrosiana, Milano.
- 1 (della Raccolta Farsetti) nella Marciana.
- 2 nei Collegi di S. Benedetto e del Corpus in Cambridge.
- 1 nella Bibliot. Capitolare di Magonza (Germania).
- 1 presso del Cav. Cicogna in Venezia.

Italiani:

- 1 nella Palatina a Firenze.
- 1 nella Riccardiana a Firenze (ma imperfetto).
- 2 nella Marciana (de' quali uno il più perfetto che ho veduto).

Francesi:

- 3 (Traduzione antica) Nella Bibl. Imp. Parigi.
- 1 Nella Bibl. Pubblica a Berna in Svizzera.

(1) ENRICO YULE, autore dell'opera *Viaggiatori in Asia nel medio evo*, nella quale con particolare amore e competenza trattò del nostro fra Odorico Mattiussi di Pordenone.

Mio Egregio e Caro Sig. Joppi

Poichè Ella è stato tanto generoso con noi, inviandoci le molte e preziose notizie che aveva raccolto intorno al Beato Odorico; io la prego, e spero, che voglia compiere la sua cooperazione nell'illustrarlo quanto più torni possibile, ed essò è meritevole, mettendoci nella possibilità di copiare e servirci del lavoro del Yule, che Ella possiede, e senza di cui la pubblicazione che divisiamo, riescirebbe ridicola. A questo fine mando costì il mio compagno Frate Teofilo Domenichelli che Ella già vide nella Marciana, giovine intelligente e molto buono, che spero troverà degno del suo amore. In qualunque modo Ella vorrà farci il favore che le chiediamo, creda che le ne saremo riconoscentissimi, e ci terremo onorati e lieti se avvenisse che potessimo renderle qualche servizio in Toscana. Intanto sia certo ch'io l'ho in grandissima estimazione, e che non dimenticherò mai la nobile e facile bontà con cui mi accolse, quando nello studio della Marciana ebbi il piacere d'incontrarla e di fare la sua personale conoscenza. E senza più facendole affettuosa riverenza, ho il piacere di offerirmele

*Venezia, Conv. di S. Francesco della Vigna,
10 aprile del 1881.*

Tutto suo dev. obbl. ed aff.

FR. MARCELLINO da Civezza M. O. (1)

* *

le 18 Janvier 1887.

Monsieur,

Votre notice sur les livres liturgiques de l'église d'Aquilée a été envoyée après moi par mes bonnes nièces à ma nouvelle adresse et est arrivée hier. Elle m'a causé un très grand plaisir à plus d'un égard. Plusieurs fois depuis que je suis ici ai-je reçu votre poste carte (que j'ai fait relier avec les inventaires comme souvenir) et me suis-je dit: « Et celui qui l'a écrite se souviendra-t-il de l'Anglais dans le temps à venir quand seront publiés les documents sur la Basilique d'Aquilée? » Car je ne pouvais oublier le si gentil accueil que vous avez fait à ma première lettre de demande, et comment vous avez répondu à l'importunité d'un inconnu et un étranger; et c'est bien à regret que l'on voit passer hors de la vie ce qui a été marqué par tant de gentillesse, et que l'on voit s'éteindre des relations qui momentaires, il est vrai, ont donné même dans ces peu de moments tant de plaisir. Vous pouvez concevoir donc quelle ne fut pas ma joie

de recevoir cette notice. — Et en surcroît parcequ'elle se rapporte justement à un sujet auquel je prends le plus grand intérêt, — qui fait en effet mes délices — la liturgie, sur l'abandon de l'étude de laquelle parmi les ecclésiastiques j'ai si longtemps gémì, et pour le renouvellement de laquelle avec quelques amis laïques à Londres nous avons tâché de faire, et nous tâchons encore de faire ce qui est en notre pouvoir. C'est donc un vrai bonheur de voir venir de l'Italie — dirai-je aussi de la main d'un laïque surtout — un travail semblable. Excusez moi donc si je voue ce matin à une causerie sur ces sujets: là trouverez vous ennuyeuse? Eh bien! je ne vous en infligerai plus: mais pour le moment je donnerai cours à la plume; et vous savez Celui qui a dit: « Ex abundantia... cordis os loquitur ».

Mais d'abord il faut vous orienter quant à mes nouvelles circonstances; depuis que je vous ai écrit j'ai mis en exécution un projet longtemps mûri en me retirant à un monastère de Bénédictins à la Campagne, où, si Dieu le veut, un jour j'espère me trouver compté parmi les fils de St. Benoit. C'est un grand changement en effet à tous les égards: mais quoique je n'aie pas comme autrefois à ma disposition les grands dépôts littéraires et les archives, pourtant avec la bibliothèque du monastère et celle que j'ai apportée ici on ne manque pas de bons outils pour le travail. Et avant d'aller plus loin je vous dirai comment les inventaires d'Aquilée sont casés dans un recueil factice d'opuscules, genre de volume que beaucoup de bibliothécaires tiennent un peu beaucoup en horreur, je le sais, mais que pour ma part j'aime beaucoup. Voici la composition de celui qui contient vos inventaires: 1° les articles du père Ehrle intitulés: Schatz, Bibliothek und Archiv der Päpste im xiv Jahrhundert qui ont paru dans l'Archiv für Literatur und Kirchen-Geschichte des Mittelalters. 2° Les Inventaires d'Aquilée. 3° Inventaire du trésor de l'Eglise du S. Sépulchre de Paris (1379) publié par M. Molinier, dans les Mémoires de la Société des l'hist. de Paris tome ix; 4° Inv. du trésor de l'Eglise d'Alègre en 1592 pp. M. Adron Lascombe, Le Puy 1875; 5° inv. de l'Eglise Cathédrale de Langres 1709 pp. l'abbé Lalore, Troyes 1881; 6° Le trésor de la Cathéd. de Bénévent par Mgr. Barbier de Montault (Extr. de la Revue de l'Art chrétien); 7° Istrumento di divisione tra le sorelle Angela ed Ippolita Sforza Visconti di Milano (1493) pubbl. da L. iv Cittadella (Estr. des Miscell. di Storia Italiana vol. iv); 8° Invs. du Chateau de Haleincourt (Oise) 1525 (dans les Mémoires de la Société hist. et archéol. de Pontoise et du Vexin. iii; 9° Statuta capituli Zagrabiensis. xiv (Agram 1874). — Ceci soit dit pour faire entendre que non seulement j'apprécie chaque pièce en elle même, mais que je tâche aussi

(1) FRA MARCELLINO DA CIVEZZA è uno dei più illustri storici francescani.

de les mettre en bonne compagnie. C'est ainsi que j'ai réuni une quinzaine de volumes spécialement dédiés aux inventaires : et les matériaux pour un autre sont presque rassemblés. Mais, comme vous voyez, ceux d'Aquilée font le joyau de ce volume là. Mais il faut passer des Inventaires à la Liturgie.

La question de celle d'Aquilée ne m'était pas déjà inconnue, car outre la section, courte mais pour son temps bien faite, de Le Brun sur ce rite, le de Rubeis et l'Althaus ont été depuis quelques années sur mes rayons et ont été bien lus. Mais vous citez un ouvrage qui m'est tout à fait inconnu, et puisque je me fais un point de rassembler, autant que possible les bons livres traitant des liturgies spéciales, c'est un livre sur lequel je vais vous prier de me donner des renseignements : Diclich, *Rito veneto antico detto patriarchino*. Je ne connais de Diclich que son *Dizionario sacro-liturgico*, qui est tout à fait le livre d'un *rubricaire*. D'après ce que vous dites du *Rito veneto* celui-ci doit être un traité d'antiquités liturgiques. En est-il ainsi? Si oui, il faut que je me le procure. Donne-t-il des détails ou des extraits de l'ancien cérémonial de S.t Marc de Venise cité par Secchi? Je regrette tant que l'on connaît si peu de la bibliographie des livres liturgiques anciens des diocèses italiens. C'est une lacune bien sensible que mon ami Iveale qui vient de publier le premier volume d'une *Bibliographia Liturgica, Catalogus Missalium ritus Latini ab anno M.CCCC.LXXV impressorum*, n'a aucunement comblé. C'est un ouvrage d'un travail immense, fruit de recherches de plusieurs années dans deux cents bibliothèques et plus. Il connaît très bien la bibliographie Française et Allemande, Polonaise ou Hongroise; mais malheureusement il n'a pas voyagé en Italie ou en Espagne de sorte qu'il n'y a pour ces pays qu'une première récolte tirée des livres imprimés et non pas de recherches personnelles. C'est ainsi que pour les missels d'Aquilée il ne connaît point du tout votre missel n.° II (1508), et ne peut citer aucune exemplaire des IV et V et ne les a pas vus. Je vais lui écrire dans peu pour lui faire communication de votre travail car il est actuellement occupé sur une *Bibliographie des Bréviaires*. Je ne sais si vous me permettrez de vous mettre en communication directe avec lui? C'est un homme très versé dans les antiquités et les arts du bas moyen âge, surtout pour l'Allemagne et les Pays Bas. Comme je vous ai dit son Catalogue de Missels est un ouvrage d'un très grand travail où il donne le Catalogue de près de 1400 missels de plus de 200 églises ou ordres religieux de l'Occident. Et de ces près de 1400 missels il a fait la description sommaire bibliographique lui-même par inspection personnelle de plus de 850. En outre on y trouve les noms des bibliothèques publiques où se trouvent des

exemplaires de ces livres, et renvoi aux livres ou dissertations où l'on peut lire des détails plus amples tirés de connaissance directe et originale. Ce Catalogue est en effet un livre qui n'est peut être propre que pour les grandes bibliothèques (ou pour les particuliers qui sont enthousiastes pour la liturgie); mais il devrait se trouver à la Marciana. Je vous le signale parcequ'il n'a été tiré qu'à 300 exemplaires au prix de 1 livre 1 schilling; et peut être trouverez vous bien de tâcher de le faire placer au moins dans une ou deux de principales bibliothèques de la Lombardie ou pays de Venise.

Votre travail me suggère combien il serait à désirer que l'on donnât maintenant une nouvelle description des mss. liturgiques de ce rite qui existent actuellement à Udine et à Cividale. Si je ne me trompe dans les dernières années on a commencé à Como la publication des Mémoires d'une Société archéologique locale, ce qui montre l'existence d'une grande activité: n'y a-t-il personne à Como qui voudrait entreprendre la recherche des mss. ou imprimés liturgiques dans les Archives, ou la bibliothèque de la Cathédrale ou des paroissiales? Ne pouvez vous pas, monsieur, *aiguillonner* quelqu'un à cette étude (si M.^r Barbier de Montault ne l'a pas fait déjà)? Comme je vous ai dit je déplore de tout mon cœur la décadence déplorable où se trouvent les études liturgiques, je suis tenté de dire décadence honteuse. Ici en Angleterre il y a quarante ans ces études se poursuivaient vigoureusement parmi les Catholiques et il y en eut plusieurs tant laïques qu'ecclesiastiques qui étaient vraiment savants en ce genre, et ils étaient (comme ils devraient être) les maîtres, auxquels les Protestants s'adressaient pour en être instruits. Mais cette vaillante génération est morte et je ne sais comment il est arrivé qu'ils n'ont pas eu de successeurs: et même ces études au temps qu'il est semblent être tenues comme indignes par la génération actuelle. Il s'en suit que les Anglicans qui étaient nos disciples, continuant de travailler, occupent actuellement le champ des nos pères qui est le nôtre — mais que nous avons lâchement abandonné. Et eux sont nos maîtres en liturgie! Inutile cependant de s'affliger si l'on ne tâche d'y apporter quelque remède. C'est ainsi que nous avons, quelques individus laïques et un ou deux prêtres, formé à Londres depuis quelques années une réunion chaque quinzaine de l'hiver où nous nous entretenons comme nous pouvons de ce sujet et sujets analogues et tâchons au moins de tenir le feu sacré allumé pour de meilleurs jours. Il est vrai que pour ma personne je ne puis plus assister à ces séances, ces conférences amicales, mais je ne cesse d'y prendre le plus vif intérêt. Nous nous sommes fait une règle de ne pas nous afficher et de nous tenir exactement à cette

idée d'une réunion d'amis qui s'intéressent en de certaines études; c'est ainsi que nous n'avons rien publié. Notre tâche a été, à un chacun, d'apprendre, non pas d'enseigner, et par ces conférences mutuelles je crois qu'il y en a peu de nous qui n'aient pas appris beaucoup. Mais actuellement l'aveale projette une publication d'*Analecta liturgica*, tirés à petit nombre, destinés aux amateurs de liturgie. Cette entreprise réussira-t-elle? je ne sais. Mais au moins plusieurs travailleurs isolés de toutes les parties de la France et de l'Allemagne sont prêts à donner leur concours. Il est temps de fournir un centre où les travaux des amateurs de liturgie — si rares, si dispersés, — puissent confluer. Mais toutes les bonnes œuvres prennent du temps; et celle-ci sans doute à ses épreuves à faire avant d'être menée à bon fin.

Et maintenant je vais vous demander quelques questions. Et-ce que vos études se sont étendues plus loin que la liturgie de Aquilée? Connaissiez-vous quelques personnes de vos quartiers qui s'occupent de liturgie? M. Amelli? Il est bien regrettable que cet ancien fragment liturgique qu'il a publié dernièrement ne soit tiré qu'à un nombre d'exemplaires si désespérément petit: pas moyen de voir un exemplaire que je sache en Angleterre. Je connais les soins que l'on donne à la réimpression des livres Ambrosiens. Mais connaissez-vous si l'on a fait quelque chose dans les dernières années pour la publication d'anciens cérémoniaux diocésains? — qu'il est regrettable que l'Italie n'a pas en son Martène: car je suis assuré qu'il git partout dans les archives mais négligés une quantité de cérémoniaux fort curieux. Voici la loi de cérémoniaux et rituels italiens locaux dont j'ai pu avoir notice jusqu'ici.

Les imprimés: 1) L'ordo Senensis, édité par Trombelli 4^{to}. 1766; 2) Le cérémonial de Parme du 1447; 3) un petit cérémonial de Florence, dont Lami fait mention souvent comme quelque chose de fort précieux, édité par Moreni à Florence en 1794 — mais réellement fort peu de chose. C'est là toutes les publications spéciales italiennes que je connais. En outre on trouve 4) dans Mazzocchi, de Cathéd. Eccl. Neap. des extraits d'un vieux cérémonial de Naples; 5) de Rubeis pour Aquilée; 6) Johannes de Johanne pour les rites Siciliens; 7) les Kalendaria Vetera de Glovene, fort curieux. On peut ajouter 8) Rodosà, Rito greco; et 9) Morisani, De protopapis. J'ai ces neuf ouvrages. Je ne connais de plus que 10) La Dissertation de Dondi-Orologio «Sopra i riti della Chiesa Padovana». La connaissez-vous, se trouve-t-il en vente de temps en temps en vos quartiers? Je ne l'ai pas encore trouvée dans les catalogues. 11) Pourrait-il ajouter le traité de Diclich, Rito veneto? Je vous serai extrêmement obligé si vous auriez la bonté de

m'indiquer d'autres traités de ce genre. Il est bien difficile ici de trouver des renseignements de ce genre. Pour la liturgie Ambrosienne je suis assez bien renseigné et fourni. Pour les mss: — Pelliccia avait une copie du Coutumier ou cérém. de l'église de Naples que cite Mazzocchi et annonça son intention de le publier. A-t-on rien fait?

A Bénévent il y eut un cérémonial du XII^e siècle: on m'assure qu'il a disparu.

De même pour Capoue.

Zaccaria vit dans les archives de l'égl. de Pistoia au moins deux anciens cérém.

L'éditeur Vercellois du De politia de Pelliccia promet un traité spécial sur les rites anciens de l'église de Vercelli. Promesse seulement!

A la Quiriniana de Brescia un cérémonial des religieuses de S.^{te} Giulia du 15^e s.

Mais je suis sûr que les archives des Chapitres ici en Italie contiennent quantité de documents semblables, — seulement on les néglige. Que cela donne de la peine! Il y a quelques jours j'eus en main un traité récemment publié pour le Culte de S.^t Sixte à Alatri par un chanoine de cette église cathédrale si obscure: eh bien! un vieux cérémonial du 13^e siècle se conserve encore — mais dans un état...!! Je voudrais bien pouvoir faire un Iter Liturgicum Italicum; mais en défaut de cela oh! que je voudrais bien voir exciter parmi Clergé ou laïques un intérêt dans ces restes du passé. Le profit n'en vaudrait pas l'antiquité seulement. — Mais j'excède. Excusez moi, Monsieur. Mais l'histoire de la liturgie récite, je suis sûr, plus d'une surprise. Votre opuscule même me semble donner une preuve; voyez les pp. 8-9. C'est pourtant la vieille histoire. — L'Instruction du patriarche Barbaro est-elle imprimée? Sans doute elle mériterait à tous les égards l'impression.

Et le travail sur l'histoire architecturale, de la Basilique d'Aquilée? s'avance-t-il? C'est encore un genre de travail auquel je prends grand intérêt, quoiqu'en effet je ne sache quasi rien sur ce monument même. Et je n'ai ici pour vos quartiers que les travaux de M. Eitelberger von Edelberg, (mais malheureusement pas le petit opuscule si intéressant sur Cividale), ce que dit Lenoir dans son architecture monastique, et cet ouvrage utile de M. Lopez sur les Baptistères de Parme et autres Baptistères. — Encore un sujet! mais il faut se taire. Vos archives ne contiennent pas peut-être des comptes de fabrique comme tant de nos Cathédrales du Nord, où l'on peut lire toute l'histoire architecturale de l'édifice?

En conclusion, Monsieur, car cette causerie a été menée bien loin, et vous a dû bien fatiguer, si même la patience n'a pas dû être déjà épuisée — je ne ferai que renouveler mes remerciements cordiaux pour votre bon souvenir et votre si intéressant travail

qui m'est bien précieux: ajouter mon adresse actuelle

S.^t Gregory's Priory,
Downside,
Bath

et me dire, avec tous les bons souhaits de la nouvelle année, votre sincèrement dévoué

EDMUND BISHOP. (1)

Par les notes d'un ami protestant faites dans la Barberini je vois que ces bibliothèques abondent en vieux bréviaires italiens imprimés dont on n'a aucune connaissance. Glovene fait mention d'un imprimé Breviarium Lyciense, Venise 1526. Je cherche en vain dans Ughelli et Lami, et la Diss.^o Chorographica dans Muratori x. — Pourtant Glovene dit. « illustris ecclesia Lyciensis ». Connaissez vous cette église? Ce bréviaire se trouve-t-il à la Marciana?

(1) EDMONDO BISHOP pubblicò gli *Annales Monasterii S. Albani a Johanne Amunderham monacho conscripti*, ed è uno dei più noti raccoglitori e illustratori di ciò che riguarda la liturgia e il tesoro delle chiese medievali.

Statuto penale di Cusano - del 1353

A onorare la memoria dell'amico bibliotecario Dott. Vincenzo Joppi, che per la sua esemplare operosità pubblicò anche una ventina di Statuti friulesi, acceda ancor questo che per antichità e contenuto può stare a paro di altri.

Dalla diligente ricerca di mons. Degani sappiamo che il castello di Cusano, sopra il cui sedime nel comune di Zoppola passa ora la ferrovia, fu edificato dal vescovo concordiense Alberto de Colle (1260-1268). Affidata la custodia del castello con ville annesse a Enrico di Prampergo nel 1296, il Capitolo di Portogruaro si sforzò poi indarno a recuperarlo. Dopo lunghi litigi lo riebbe per intervento del patriarca nel 1352 il vescovo frate Pietro; e la consegna fu fatta da un Rodolfo de Cusano q. Dietrici *gastaldio et officiali nobilis viri dñi Ulvini de Prampergo*. Il vescovo s'affrettò a nominare una commissione di Quinqueviri coll'incarico di dettare un codice penale per i nuovi sudditi: redatto dal Podestà di Concordia, uomo di legge, e da Guarnerio de Cusano, conoscitore delle consuetudini del suo paese, il codicetto fu approvato a dì 3 marzo dell'anno seguente dagli altri tre commessarii, fra cui Federico q. Altichini nob. de Cusano.

Ordinato da un vescovo, non è meraviglia se i compilatori vi ricordano la massima *dente per dente, occhio per occhio*. Moderni pensatori si mostrarono essi all'incontro nel 1.^o capitolo statuendo che i disprezzatori del culto esterno fossero puniti a contribuire con danaro per esso culto, se ricchi; se poveri, a essere tuffati tre volte in acqua fresca da mano impura d'omicida. Poco prima, un negatore dei fiori di S. Zita era stato per Decreto pubblico del Comune di Lucca cacciato in un sacco e annegato nel Serchio. La civiltà avanzava.

Lo Statuto ci è conservato in pergamena originale, ora posseduta dall'Archivio provinciale di Gorizia. È sciupato non poco dall'umidità nelle piegature in quarto e nei margini. Nonpertanto nulla d'importante resta perduto pel lettore, se non un inciso inconcludente di quattro parole.

Cividale, 1 luglio 1904.

G. GRION.

Hec sunt Statuta Castri et Ville Cusani et aliarum terrarum et locorum spectantium ad generalem iurisdictionem domini Episcopi et Episcopatus Concordiensis de dicta gastaldia Cusani et pertinentiarum ipsius edicta per nobiles viros d. Federicum q. domini Altighini de Cusano, Gerardum de Villaribus capitaneum Cordovadi, Gerardum q. magistri Duxii de Portogruaro generalem gastaldionem domini Episcopi in toto Episcopatu Concordiensi, et Petrezolum de Lamere potestatem Concordie et Guarnerium de Cusano statuarios ad hoc electos et assumptos per Rev.^{dm} patrem et dominum fratrem Petrum Dei gratia Concordiensem Episcopum de consensu et voluntate sui Capituli Concordiensis ad hoc specialiter convocati pro bono et pacifico statu supradictorum locorum et ad malorum et superbiorum malicias refrenandas, ut quos timor Dei a malo non retrahit corporalis saltem pena eos retrahat a peccato.

Si quis Deum blasphemaverit vel suos sanctos. Rubrica. Imprimis enim statutum est quod si aliquis blasphemaverit Deum et Virginem Mariam eius matrem vel sanctorum reverendas ymagines deturpaverit, condemnatur in solidos viginti denariorum parvorum, et unusquisque eum accusare teneatur, et in secreto teneatur accusator penes Dominum. Cuius banni medietas sit ecclesie cuius iniuria dicta fuerit, et alia medietas sit Domini; et si bannum solvere non posset, submittatur ter in aquam a quibus aliquam personam interfecerint.

Rubr. C. Item statutum est quod si aliquis interfecerit aliquam personam fraudulenter vel animo irato in aliquo loco sive villa dicte Gastaldie, aut auxilium vel consilium seu favorem sibi dederit, pro pena decapitetur; et si fugerit, qui capi non possit sit perpetue de Episcopatu Concordiensi bannitus, et nichilominus bona sua Dominio confisquantur salvo iure dominarum et quarumlibet personarum prius ius habentium in bonis predictis.

C. De eo qui alterum vulneraverit. Rubr. C. Item statutum est quod si aliquis fraudulenter vel animo irato vulneraverit aliquam personam ita quod propter illud vulnus cogatur iacere, et inspecta qualitate vulneris dubium sit an vulnus sit mortale vel non, super quo stetur assertioni rectoris et curatoris loci vel ville ubi factum est delictum, et sacramento medici iudicantis. Et si appareret dictum vulnus esse mortale et vulneratum ex eo vulnere moriturum, tunc vulnerans tamquam homicida puniatur. Si vero vulneratus non est ex eo vulnere moriturus nec ex eo aliquod membrum perditurus, tunc vulnerator solvere debeat libras viginti octo domino Episcopo, et leso nichilominus expensas pro medicamentis solvere teneatur. Sed si tale fuerit vulnus, de quo vulneratus amittat membrum, vel manum pedem nasum vel oculum, vulnerator simile membrum amittat, excepto banno pro furtis in illa occasione factis.

C. De assasinis. Rubr. C. Item statutum est quod si aliquis aliquam personam assasinare fecerit vel assasinaverit, sine pecuniali pena de ipso fiat iustitia in persona.

C. De predonibus stratarum. Rubr. C. Item statutum est quod quicumque stratas publicas quocunque vel qualitercumque prosequentes derobando, homicidium perpetrando et mutilando violaverint, ipso facto penam vigintiquinque librarum incurrant per Gastaldionem exigendam.

C. De predonibus stratarum. Rubr. C. Item statutum est quod si aliquis publice vel occulte stratas qualitercumque depredatus fuerit vel fecerit depredari, vel ad hoc consilium ausilium vel favorem dederit, de ipso fiat iustitia in persona.

C. De fure qui furatus fuerit. Rub. C. Item statutum est quod si aliquis furtum commiserit, secundum qualitatem furti et loci ubi furtum commiserit, sine pena pecuniaria puniatur, et de eo secundum consilium Gastaldionum et Juratorum iustitia fiat.

C. De falsis testibus. Rub. C. Item statutum est quod si aliquis in iudicio falsum testimonium produxerit, aut falsum iuramentum in iudicio fecerit, aut fieri fecerit, tam ipse testis falsus quam ipsius productores publici in libras viginti quatuor solidorum condemnentur, que pensio sit Domini. Quam pensionem si solvere non posset infra octo dies, sindetur ei manus, et fustigetur, et terram exire debeat.

C. De tractatoribus mortem domini Episcopi vel suorum servitorum. Rub. C. Item statutum est quod si per confessionem propriam vel probationes legitimas convincatur aliquis tractasse mortem et perditionem Episcopi vel servitorum vel locorum vel terre sue quoquo modo, sine redemptione in mortis penam incurrat. Si vero fugerit ita quod capi non posset, tunc de mandato Rectoris, presentibus Juratis illius ville vel loci ubi dimoret ille tractator, omnia sua bona mobilia et immobilia per notarium conscribantur, et apud Dominium sequestrentur. Cui etiam per Dominium assignetur terminus quindecim dierum, primo, secundo, tertio, et quarto termino peremptorie ad comparisonem et excusationem legitimam. Quod si vero in dicto termino non compareat, tunc in banco perpetuo capitis proclametur, et omnia bona conscripta et intronissa domino Episcopo integraliter applicentur, solummodo excipiendo aes alienum.

R. De homicidio superius scripto.

C. De violatoribus mulierum bone fame. Rub. C. Item statutum est quod si quis aliquam mulierem sive uxoratam sive solutam violaverit, dum tamen bone fame et opinionis sit, si carnaliter eam cognoverit vel ad hoc operam dederit iuxta posse suum, ac conatus effectum non habuerit, sine pensionem pecuniaria puniatur et de ipso iustitia fiat. Quod si fugerit quod capi non posset, semper sit bannitus a districtu illius terre seu loci ubi violentiam commiserit supradictam.

C. De violatoribus mulierum male fame. Rub. C. Item statutum est quod si aliquis violaverit aliquam mulierem male fame, vel male opinionis, que tamen non sit publica meretrix sed casalenda, condemnentur in penam secundum predicta. Que pensio sit domini Episcopi.

C. De intrantibus violenter in domum alicuius. Rub. C. Item statutum est quod si aliquo tempore aliquis intrare voluerit in domum alicuius, si contra voluntatem patroni vel patrone domus dicte, habendo legitimam probationem condemnentur in libras triginta in intrando et triginta in exeundo ad octo frixacenses libras et parvulos III.^{or} pro marsupio secundum consuetudinem antiquam. Si vero de nocte intraret, solvat duplum; et si talis intrans in ipsam domum violenter intus ab habitantibus pariter violentia legitima tali tempore mortuus est aut percussus ibidem, interficiens aut vulnerans non patitur aliquam penam. Si vero aliquis aliquo tempore in curtivum alicuius intraret tra-

scendendo palatam absque voluntate illorum de domo, si querela facta fuerit per patronum vel patronam domus, in mediam marcham frixacensem condemnentur, et pensio sit Domini.

C. De vulneratoribus. Rubr. C. Item statutum est quod si aliquis per aliquem fuerit vulneratus de die vel de nocte in absentia gentium ita quod maleficium probari non possit, adsistentibus aliquibus iudicibus de presumptionibus contra eum, qui de hoc accusatur, stetur sacramento vulnerati, et ille, quem iuravit tales vulneraciones intulisse, solvat medietatem pene quam soluturus fuisset si maleficium legitime probatum fuisset. Ad probationem autem maleficiorum et omnium que per Statuta presentia fieri prohibentur, sufficiat testimonium duorum bonorum virorum vel trium si concordaverint et fuerint fidedigni.

C. De probatione per presumptionem. Rub. C. Ne propter probationis defectum maleficia remaneant impunita, maxime predictiones homicidia furta et vulneraciones, et ne propter huiusmodi crimina ex vana vel levi probatione contingat innocentes puniri, statutum est quod si principalis sententia iudicia competentia super hiis adversus aliquem non fuerint ad maleficii veritatem plenius investigandam, iudicare et procedi non possit nisi per duos testes fidedignos, vel saltem per unum maleficium probetur. Si vero tamquam calumnia per unum testem probatum fuerit coram Juratis et bonis hominibus de terra, tam ipse testis quam malefactor torqueantur, si considerata qualitate personarum testis et rei Gastaldioni et Juratis hoc visum fuerit expedire.

C. Quando non est in Statuto peccatum seu maleficium. Rub. C. Quoniam omnibus casibus qui possent accidere est impossibile providere, statutum est quod si occasione alicuius rixe seu maleficii casus aliquis emergeret qui expressus non esset in suprascriptis Statutis, sit ordinatio in dispositione supradicti domini Episcopi vel gastaldionis sui seu Capitanei, et secundum ordinationem predictorum puniatur.

C. De custodibus villarum. Rubr. C. Statutum est quod si quis custos de Villa non venerit ad custodiendum januas castri Cusani, solvat duos solidos parvulos potestati, et potestas emat de illis duobus solidis alium custodem qui custodiat illam januam. Si vero aliquis de custodibus januarum non reperiretur ad iuras, quicumque fuerit per Dominium requisitus, cadat in penam unius frixacensis, solvendo Dominio, nisi recesserit cum iuris ordine vel in casibus permissis et reparabilibus.

C. De custodibus noctis. Rub. C. Si vero aliquis ad guardam nocturnam non venerit, solvat .V. parv. illi guardam qui fecerit.

C. De illis qui fregerint spaltum seu spinatam. R. C. Statutum est quod si quis fregerit spaltum seu spinatam vel palatarum fortilicium castri Cusani, condemnentur in libras decem.

C. De illis qui causantur. R. C. Item statuimus quod quilibet creditor vel qui adversus aliquem querimoniam vel causam haberet, prius debitorem vel alium, contra quem causam habet, convenire coram Dominio suo debeat et recipere a dicto Dominio iusticie complementum. Si debitor non haberet unde possit creditori satisfacere vel in parte vel in toto, tunc creditor habeat recursum ad fidejussorem in eo, quod sibi deficeret de debito, coram suo Dominio. Qui vero ad aliud Dominium recurrerit, prius Dominio libras decem solvere teneatur.

C. De pecunia Comunis. R. C. Item statutum est quod in quolibet loco sint duo probi viri bone conscientie, electi per Dominium et Comune dicti loci, qui habeant pecuniam contingentem Comunitati de condemnationibus qualibuscunque modis factis re-

cupere, et quid recipient, diligenter conscribere, et dictam pecuniam in reparationem Castri vel loci, vel in aliis comunibus usibus utilitatibus et necessariis expendere de consilio Domini et Juratorum legalium; de quibus receptis teneantur singulis annis Dominio et Juratis ville vel loci reddere plenarie rationem.

C. De dampnito. Rubr. C. Item si homicida vel malefactor quicumque esset postquam fuerit forbanitus, reperiretur in toto Episcopatu vel in loco ubi deliquerit, tunc puniatur secundum Statuta de homicidiis absque pena pecuniaria. Et istud idem intelligatur de quolibet maleficio secundum penam taxatam in Statuto maleficiorum, et omnibus eius defensionibus et allegationibus pretermissis.

C. De tormento. Rubr. C. Item si inveniri non posset per confessionem malefactoris vel probationes legitimas homicidium, et presumptorie apparere reus videretur, tunc procedatur ad inveniendum maleficium cum omni genere tormentorum. Et hoc simili modo procedatur de homicidio furto et prodictione persone domini Episcopi, bonorum vel servitorum ipsius.

C. De malefactore ingrediente domum alicuius. Rubr. C. Item si aliquis malefactor domum alicuius intraverit et fregerit, et Dominatio ipsum malefactorem capere voluerit vel domum eius intrare voluerit, et domina vel dominus domus noluerit dictam Dominationem vel eius ministros permittere intrare, vel defendere ita quod malefactor fugeret: tunc dictus dominus vel domina domus similem penam malefactoris solvere teneatur. Et si Dominationem necare voluisset dictus malefactor, patronus vel patrona domus ipsum Dominio presentare teneatur. Et dato quod Dominium malefactorem caperet, si esset maleficium mortis, tunc dictus defensor solvere xxv libras parvulorum teneatur, et de omni alio maleficio dictus defensor tale bannum, maleficium quale fecerat, dicto Dominio solvere teneatur. Et si filii vel filiae vel nepotes domini domus vel domine legitime etatis defenderant, solvere teneantur Dominio libras decem solidorum parvulorum.

C. De compromisso. Rubr. C. Item statutum est quicumque compromiserit in aliquam personam et ille in quo compromissum factum fuerit, dederit sententiam inter illos qui fecerint compromissum, Dominatio debeat dictam sententiam sine strepitu iudicium et sine dilatione aliqua ducere ad effectum solutionemque, nisi tales sententie essent in preiudicium Domini vel nulle essent.

C. De illis qui tabernas intrant. Rubr. C. Item statutum est quod si aliquis aliquam tabernam intraret, vinum bibendo peteret, et absque solutione et sine licentia illius cuius vinum fuerit recederet, seu si aliquis contro aliquem verba iniuriosa dixerit seu decapillaverit aut aliter percusserit vel contra aliquem gladium extraxerit aut lanceam seu alia arma contra aliquem proiecerit seu insultum fecerit, seu in agris vel in pratis ortis vel aliis locis damnum dederit, seu animalia vel volatilia alicuius [abigens] dampnum dederit seu receperit contra voluntatem alicuius, seu aliter aliquem dampnificaverit: preter penas in istis statutis alias supra et infra scriptis contentis puniatur secundum gravitatem dampni et usum seu consuetudinem contracte vel secundum conditionem delicti ad voluntatem domini Episcopi vel sui Capitanei. Et nichilominus quod dampnificaverit restituatur de dampno ad dispositionem Capitanei et voluntatem bonorum hominum de loco.

C. De portatoribus lanceam. Rubr. C. Item statutum est et ordinamus pro statu utili contrate, et ad rumores cessandos, quod nullus infra villam eundo vel in Castro, nisi esset pro tuitione, lanceam portet, cum ex portatione lancearum multa scandala acci-

derint et accidere possint. Qui vero contrarium fecerit, pro qualibet vice solvat solidos viginti: que pensio sit domini Episcopi.

C. De barataria. Rubr. C. Item statutum est et ordinamus quod nullus in canipa, vel domibus suis vel iuxta, post tertiam horam noctis aliquo modo baratariam teneat vel tenere permittat. Qui vero contrafecerit, cum ex barataria gravia mala procedant, solvat pro pena solidos quadraginta, et quilibet illorum ludentium qui intererit in ludo, solvat solidos viginti: que pensio Dominio pertineat.

C. De preiudicio stratarum. Rubr. C. Per supradicta vero Statuta in aliquo preiudicio non sit antiquis aliquibus condemnationibus, antiquis debitis domino Episcopo vel gastaldioni vel potestati secundum qualitatem delinquentis vel delictorum, vel alicui alteri officiali.

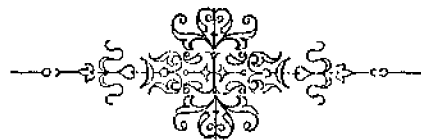
C. De pignore. Rubr. C. Item statutum est et ordinamus quod nullus ab aliquo pignus quodcumque recipere debeat propria auctoritate sine licentia Domini seu domini Episcopi. Qui vero contrafecerit, pro qualibet vice solvere teneatur decem solidos parvulorum.

C. De revelantibus nuntio domini Episcopi. Rubr. C. Item statutum est quod quicumque revelaverit pignus nuncio domini Episcopi, seu preconium accipere volenti quocumque modo, sive eum impediverit ne officium suum exerceret, in vigintiquinque libras parvulorum penam incurrat, que pensio Dominio applicetur. Et si quicumque aliter officiales domini Episcopi, cum iustitiam exerceant, aliquo modo impediant, secundum qualitatem impedimenti et gravitatem delicti prout domino Episcopo videbitur vel suo Capitaneo aut gastaldioni delinquens puniatur.

C. De falsis taxillis. Rubr. C. Item statutum est quod si quis luderet ad taxillos et uteretur taxillis falsis seu plumbatis aut alio falso modo quocumque luxerit, seu falso modo aliquem ad ludendum provocaverit, preter penas consuetas secundum morem contracte penam vigintiquinque a potestate [impositam incurrat parvulorum].

C. Qualiter approbata fuerint supradicta Statuta. Rubrica C. Publicata et approbata fuerunt supradicta Statuta castri Cusani et villarum spectantium ad dictum castrum Cusani per supradictos nobiles viros Fredericum q. domini Altecchini de Cusano, Gerardum de Villaribus capitaneum Cordovadi et Gerardum q. magistri Duxii de Portogruario generalem Gastaldionem predicti domini Episcopi in toto Episcopatu Concordiensi in millesimo trecentesimo quinquagesimo tercio, indictione sexta, die secundo marci in Portogruaro in Episcopali Palatio, presentibus Rodolfo q. domini Vicherii de Cordovado, Petro Albo de Cordovado testibus et aliis pluribus ad predicta vocatis et rogatis. Et scripta per me Petrum q. Zenoni de Locha de Regio notarium infra-scriptum et Reverendi in Christo patris et domini domini fratris Petri Dei gratia Episcopi Concordiensis tunc scribam:

Et Ego Petrus q. Zenoni de Locha de Regio publicus imperiali auctoritate notarius predictorum Statutorum et ordinationum publicationi et approbationi et omnibus et singulis suprascriptis una cum dictis testibus presens fui, et rogatus scripsi, Signumque meum apposui consuetum in testimonium premissorum.



Francesco Petrarca a Trieste (?)

Le città d'Italia vanno a gara nel vendicarsi la gloria d'aver ospitato entro lor mura anche per pochi istanti il poeta gentile d'Arquà: quest'ambizione non poteva mancare dopo Udine alla vicina Trieste, e fu chi disse averla Francesco visitata più volte. La sua corrispondenza epistolare potè far probabile il suo arrivo nell'Istria, al Quarnero che dell'Italia orientale gli ultimi termini bagna: in quell'istante, si pensò, avrà pur egli salutato l'antico «*Tergestum*» diverso dal presente: un'oppido di qualche importanza sì da suscitare la bramosia insaziata del Leone di S. Marco di manciparlo per sempre alla sua soggezione. Lessi la notizia, sulla venuta del Petrarca a Trieste, in una «*Raccolta di Memorie*» compilata dai fratelli V. ed A. Joppi che si conserva nell'Archivio del Comune di Udine e che interessa la storia del Patriarcato d'Aquileja e di molte delle sue dipendenze.¹⁾ La fonte donde la desunse il dott. A. Joppi mi parve alquanto sospetta: contuttociò m'indussi ad esumarla, e qui ardisco presentarla a titolo di curiosità sulle per me compiacenti «*Pagine Friulane*» per far vedere come essa mal resista al tentativo d'un esame. La poca sua attendibilità indusse forse i dotti dell'«*Archeografo*» a lasciarla nell'oblio. Certo che anco senza di ciò «*Trieste*» nel vi centenario petrarchesco, deve dirsi «*fortunata assai*: «*essa può ostentare la sua biblioteca, che Domenico Rossetti compose e Attilio Hortis onora*: «*essa sull'altare ove brucia l'olocausto a un «*nume indigete getta il suo cuore perchè la «*fiamma più vivida avvampi e riscaldi la cera «*della sua storia al foco della Patria per imprimerle mervi fermo il suggello della sua coscienza latina*»²⁾***

* * *

Egli è Tito De la Berrenga (?) quegli che vuole il Petrarca più volte abbia fatto capo a questa cittadella: la prima nel 1349, ospite di quel Podestà Marco Dandolo:³⁾ poi nel 1363 in una a Giovanni Boccaccio.⁴⁾ Ma questo signore si dimentica degli argomenti atti a stabilire la verità di quanto asserisce. Vediamo un pò se i dati della letteratura

1) *Acta Notariorum*: volume quarto: fol. 200.

2) R. PITTERI: *Per il Petrarca* (discorso). Trieste, 1904.

3) Il poeta era legato d'affetti ai Dandolo. E mi pare impossibile che in quell'ora torbida (1349) abbia potuto il poeta trovarsi per tre mesi a Trieste con Marco. I Veneti prendevano possesso di quel litorale tra il 1349-1350, e Trieste nell'anno dappoi giurava a questi fedeltà (D. BONA: *Strenna cronologica della Co. di Gorizia*: 102). Noto qui di passaggio che i Dandolo avevano possessori nell'Istria: e da tal parte potranno esser venute talune lettere a cui allude Francesco. Fin dal 1251 (7 luglio) a Latisana il Co. Mainardo di Gorizia investiva il Veneto Pietro Dandolo di metà della decima di Castellone e Pidrizago che i suoi genitori tenevano in feudo fin dal 1210 da Mainardo zio, e da Engelberto Co. di Gorizia: nel 1282 (26 marzo) tal'investitura veniva rinnovata in Aquileja ad Andrea Dandolo. (Doc. dell'Arch. Imp. di Vienna).

4) *Strenna Triestina*: Trieste, 1844: G. Camerini, editore.

petrarchesca gli vengono utilmente in sussidio. G. Baldelli,¹⁾ A. Levati²⁾ tentarono per primi la cronologia della vita del poeta: tal lavoro fu spinto innanzi, perfezionato quasi da G. Fracassetti che dedicò con intelletto d'amore gli anni di sua vita ad illustrare le gesta, l'opera letteraria del *Cantore di Laura*, innalzando con ciò a sè stesso un monumento di gloria, di benemerenda che certi scioli di questi giorni invano han tentato di scrolare.³⁾ Sulla cronologia dell'opera poetica affaticò, non ha guari, A. Palischer:⁴⁾ auguro che il suo zelo intelligente trovi imitatori che ci rendano miglior conto dell'ordine cronologico di parecchie delle «*Familiari*» e delle «*Varie*». Fra le lettere del Petrarca l'indiretta a Guido Settimo è quella che meglio fa al mio proposito: contiene avventure, circostanze atte a chiarirci gli anni suoi operosi tra il 1348 ed il 1350. «*Questa Gallia Cisalpina*, egli scrive, che (prima) toccata avevo solamente di volo tutta rividi non solo come viaggiatore, ma come abitante delle più cospicue città: Verona dapprima, indi Parma e Ferrara, finalmente Padova, ove con più forza mi trasse l'amicizia di quell'uomo (Jacopo Carrara) di cui non mai sarà che senza pianto io rammenti la barbara morte».⁵⁾ Ora la prima gita del Petrarca a Padova si stima avvenuta nel 1349: prova ne è la lettera 7 del libro xiii delle «*Familiari*» ove egli scrive a Luca Cristiano. Partiva egli in quella da Parma (10 marzo) ed arrivava a Padova ricevuto con tanta amorevolezza da quel Signore «*quanta sarebbe impossibile adeguar con parole*». Più innanzi il poeta aveva speso il suo tempo così: nel gennaio (25) 1348 egli era a Verona, nel 13 marzo dello stesso anno a Parma, e poi forse a Ferrara:⁶⁾ il 23 marzo egli era in viaggio presso il Po, forse tornando da Ferrara: il 6 aprile a Verona: il 10 aprile a Parma: in settembre visita a Carpi Manfredi Pio. Da qui si stacca e si riduce a Parma. Cede agli inviti di Jacopo e nel 19 aprile 1349, come dissi altrove, prende possesso del canonicato nella cattedrale Patavina.⁷⁾ A Parma è di ritorno nel 4 maggio 1349: pochi giorni dopo:⁸⁾ e da là detta tre lettere al suo

1) *Del Petrarca e delle sue opere*: Firenze: 1797.

2) *Viaggi di F. Petrarca in Francia, in Germania, in Italia*: Milano 1820: vol. cinque.

3) *Lettere Familiari e Varie di F. P.* vol. cinque. Firenze, 1863-1867. *Lettere Senili*, vol. due: Firenze: 1869-1870.

4) *Für Chronologie der Gedichte Petrarchas*. Berlin, 1887. — Sull'argomento de' viaggi del Poeta, sulla cronologia di sua vita ed opere toccano in qualche modo: F. BERNARDI, *La Certosa di Monreale e Gerardo Petrarca* in «*Rivista Universale*» nov. 1874; NAPOLEONE CITTADILLA, *Il P. in Ferrara* in «*Arch. Veneto*» tomo x, parte 2: 1875; A. ZARDO, *Il Petrarca ed i Carraresi*. Milano, 1887; P. MORILLÉ, *Petrarque et l'empereur Charles IV*, Angers, 1880.

5) FRACASSETTI: *Lettere Senili di F. P.* vol. II, pag. 99. — Jacopo di Carrara moriva addì 21 dicembre 1350. (Cfr.: GATTARO: *Istoria Padovana in Rerum It. S.* tom. xvi.)

6) Il Cittadella su ciò non aggiunge nulla di nuovo: si attiene al Fracassetti.

7) *Carlo IV di Lussemburgo e F. P. a Udine nel 1368*. Udine: 1904, pag. 28.

8) FRACASSETTI: *Fam.* III, pag. 245.

Olimpio con la data dello stesso mese. ¹⁾ Nel dì 2 giugno (1349) Francesco scrive da Parma al Gonfaloniere della Repubblica Fiorentina per chiamare vendetta sull'ombra dell'amico Olimpio (Mairnardo Accursio) assassinato da fuorusciti protetti dagli Ubaldini. ²⁾ Da là nel settembre arriva a Carpi: ma spaventato dal terremoto ripara di nuovo a Parma, da qui a Mantova. In sugli ultimi di quest'anno 1349 io credo ch'egli si sia ricondotto a Padova col figliuol suo Giovanni. ³⁾ Nell'anno dipoi (1350), anno giubilare, egli stabilisce di recarsi a Roma: ma egli non ha bisogno di attraversare o partir da Trieste per andarvi. Nel dì 12 marzo (1350) egli è a Verona: dipoi egli accompagna il Cardinal legato da Padova, (ove si porta di bel nuovo) fino al lago di Garda. Passa per Mantova ed ai 28 giugno si ferma a Luzara. Torna a Parma, a prender possesso del seggio arcidiaconale: da qui parte per Firenze cupido di conoscere di persona il Boccaccio. Nel 14 ottobre move il passo per attraversare Bolsena, Viterbo: giunge nella Città Eterna, donde, nel 2 novembre 1350, scrive al Certaldese per fargli noti i tristi casi del suo viaggio. In questa lunga vicenda che sobbalza il poeta nei palazzi de' Principi dell'Alta-Italia riesce difficile pensare ad un suo diversivo ad Oriente ove allora alcuna cura o pensiero lo avrebbe sospinto.

* * *

Si dirà ch'egli possa aver toccati questi lidi orientali nella sua andata a Praga all'Imperatore. È quanto suppongo abbia voluto concepire lo scrittore triestino mal leggendo nelle epistole del poeta: tal viaggio Francesco dice d'averlo fatto nel 1356. ⁴⁾ Spacciato addì 20 maggio di quest'anno dal Visconti alla volta della Corte di Boemia, a far benigno il Cesare in pro della pace, abbandonò Milano, prese la via della Svizzera. « Noi siamo indotti a credere, scrive il Levati, che il viaggio del Petrarca a Basilea sia stato rapidissimo, sicchè egli non abbia potuto osservare il nuovo splendore di cui si adornava l'Elvezia. » ⁵⁾ Per un mese intero aspettò il Petrarca sulle rive del Reno l'Imperatore: « alla fine deliberò di cercarlo nel fondo del Settentrione ». Francesco ne' suoi scritti non ci lasciò alcuna traccia dei luoghi ove egli ebbe a passare per giungere a Praga. Ci dice soltanto che mai « più chiaramente come in questo viaggio egli conobbe la sua patria: chè in Germania imparò a conoscere quanto bella sia l'Italia ». ⁶⁾ Egli giunge a Praga, alla corte, verso la fine del luglio. Soddisfatto agli uffici d'ambasciatore ebbe agio di gustare ancor ivi il piacere dell'amicizia conversando con Ernesto di Pardovitz vescovo di Praga e con Giovanni Oczko vescovo di Olmitz. Eran essi personaggi degni di rinomanza, affabili, gentili come fossero nati in Atene. Ce ne informa lo

stesso poeta. « Io ti compatisco, amico, perchè tu sia venuto ad un paese barbaro ». « Ed io confesso, rispondeva Francesco, che non ho veduto nessuno più umano di Cesare e di quei Sommi personaggi che gli stavano dappresso ». Il vescovo Giovanni rivelò al Petrarca che il re stava scrivendo nuovi istituti che dovevano far nascere un nuovo ordine di cose e lo mise dentro ne' secreti dell'Impero. Era la « Bolla d'oro » che egli stava apparecchiando, quella Bolla memoranda che doveva portare la sacra effigie di Roma coronata di torri col motto « Aurea Roma ». « Essa, disse Francesco, ispirerà reverenza per la maestà e gloria del Sommo Impero, e ci ricorderà gli aurei secoli della sua grandezza ». ¹⁾

Di ritorno il Petrarca da Praga è inammissibile che egli percorresse la lunga linea che fila all'Adriatico onde arrivare per essa in Lombardia. « Rapidissimo fu il suo ritorno: lungi dall'osservare le città della Germania, per le quali passava, volgeva sempre il pensiero alla bella Italia ». ²⁾

* * *

È probabile che il poeta visitasse Trieste nel 1363 come lo scrittore vorrebbe? Francesco rimase lunghi tratti fermo di stanza a Venezia tra gli anni 1361 - 1367. Ancor prima erasi egli condotto alla regina delle lagune ma con brevissimo soggiorno. ³⁾ Francesco per attirare a sè l'animo de' Veneziani lor donava quanto possedeva di più caro: la sua preziosa biblioteca. Ne faceva in iscritto l'offerta a S. Marco, chiedendo che la repubblica gli assegnasse a vita una casa ove potesse abitare e custodire que' libri di cui facevale dono. Il Se-

1) Il Prolato con cui colloquiava il poeta era della nobile famiglia boema dei Wlarsim: vescovo in quella di Olmitz, Giovanni era anche consigliere del re e suo segretario, stato poc'anzi Preposito di Tutti i Santi nel castello di Praga. Grande amico di Francesco, a cui indirizzò tante lettere, egli era destinato a grandi cose: successe ad Ernesto nell'arcivescovado della Capitale: è perciò ch'egli non abbandonò la Boemia in una a Re Carlo quando questi nel 1368 se ne venne in Italia, in Friuli, a Udine circondato dai Principi, dallo stuolo de' grandi Elottori, dai Vescovi ed Arcivescovi. Egli spedì in scorta d'onore e di presidio i suoi propri fratelli che si incontrarono con Francesco Petrarca, dopo 10 anni, nella Capitale Aquileiese ne' mesi di aprile-maggio, (1368): i nobili guerrieri ebbero stanza come notai, nell'ospizio di Micono da Venosa. (Cfr. Carlo IV etc. pag. 79. AL. CIACONTO: *Vite de' Som. Pont. e Cardinali*: vol. II: 650, 65: cfr. la mia op. *Pileo di Prata*. Udine, 1901). — Dalle note del Codice di S. Croco in Gerusalemme apparisce come Giovanni Oczko, fosse elevato alla porpora da Urbano VI nella prima promozione cardinalizia in una al nostro Pileo di Prata: (18 settembre 1378): recitò l'orazione funebre di re Carlo IV a Praga nel 1379: e fu presente all'ingresso in questa città del legato « a latere » Pileo di Prata, quando questi venne mandato dal Pontefice Prignano a proteggere la minacciata unità della Chiesa in Germania.

2) LEVATI vol. V: 12.

3) Da giovane la visitava per alcuni istanti quando si trovava all'Università di Bologna. Lo dice egli stesso (Sen. X, 2): di più nel 1354 vi si era recato ambasciatore pel Visconti ad ottenere pace tra le due repubbliche regine del mare italiano. Giunto nel 1361 vi rimase fin al 1367. (Cfr. LEVATI III, 171. - FRACASSETTI: Prefazione all'op. *Della propria ed altrui ignoranza del Petrarca* - Venezia, 1858: pag. 3).

1) LEVATI: vol. III, cap. 19 e 20.

2) E la 51 delle « *Varie* ».

3) FRACASSETTI; I., pag. 177.

4) *Senili*: lib. X, ep. 2.

5) LEVATI: vol. V: 5.

6) *Fam.*: lib. X, ep. 14.

nato con decreto del 4 settembre 1362 accettava l'offerta e gli assegnava il Palazzo detto delle Tre Torri, che fu già della famiglia Molin.¹⁾ Era a Venezia la casa del Petrarca il convegno degli uomini per sapienza, per dignità, per pietà più celebrati: ivi a lui facevano capo i suoi amici, i suoi lontani ammiratori. Allora tenevasi egli a fianco il celebratissimo « Giovanni di Ravenna » che giovinetto correva sotto lui le prime armi nella palestra letteraria e che doveva portarsi più tardi in Friuli, fissar sua stanza a Udine per imbever della sapienza e delle lettere i migliori scolari della nostra Patria.²⁾ In sulle lagune pur placida, bella, serena scorreva la vita al Petrarca (1361-1365). Un anno dopo ch'esso si era fissato a Venezia scriveva all'amico Boccaccio: lo pregava amorosamente a venire a lui da Firenze, ed eludere la peste che colà inferiva. Il Certaldese appare si fosse recato a far visita a quest'eletta dimora non appena il poeta v'ebbe posto il piede: in una a Leonzio Pilato era colà rimasto per tre mesi. Il Petrarca allora (7 di settembre 1363) scrivevagli: « Vieni invocato: t'invitano la mite stagione « dell'anno, non altre cure che quelle piace- « voli e gioconde delle Muse, una casa saluber- « rima che non ti descrivo, perchè appieno tu la « conosci. Ti attende una eletta di amici, di cui « non so se si dia la migliore ». Gli svelava l'industre affetto dell'amico « che in sul far della sera « con lieto volto veniva nella sua gondola a rinfran- « carsi con piacevole conversare della diurna fa- « tica: e tu per prova or ora conoscesti quanto « dilettevoli e soavi riescano quelle notturne pas- « seggiate sul mare, e que' sinceri e schietti col- « loqui »... « Che se poco ti aggradi questa dimora, « o mal ti affidi la incostanza della stagione au- « tunnale, quantunque a parer mio a rendere il « cielo puro e sereno più che il soffio di zeffiro e « di borea, valgano i lieti aspetti e le desiderate « conversazioni degli amici, noi di qui partiremo, « e forse utile e dilettevole certo m'avrò da te la « spinta e la compagnia per andare a Capo d'I- « stria e a Trieste, dove per lettere di fede de- « gnissime, so che regna una dolceissima tempra di « clima ». ³⁾

A questo tenue filo si regge l'asserzione del nostro De la Berrenga. Il desiderio espresso dal poeta al Boccaccio di vedere Trieste è per esso argomento sufficiente per assodare la sua dimora colà per lunghi mesi e nel 1349 e nel 1363. Dall'epistola traspare l'alta brama negli ammiratori d'Istria e di Trieste, ansiosi fin d'allora a tener vive le tradizioni latine, di vedere la faccia del grande *Cantore di Laura*, del favorito dai Principi e dai Sovrani. Ma da veruna parte delle sue opere od altrimenti mi venne dato di conoscere se il desiderio di veder quelle spiagge, quelle terre coll'amico, abbia per lui avuto più tardi avveramento. Quand'anche il gentile poeta non abbia passeggiato que' luoghi che bagna l'onda

del mare italiano, que' luoghi che conservano tante vestigia dell'antica Roma, essi possono ancor oggi andar superbi, destinati a raccogliere dopo la morte di quel grande ampia eredità de' suoi affetti. « Justinopoli » col suo Pier Paolo Vergerio, « Mugla » ricetto avventurato del « grammatico Giovanni » ebbero l'incarico di perpetuare nell'Istria un monumento d'onori e plausi al Poeta d'Arquà: il primo coll'estendere la sua vita e coltivar le di Lui amicizie più care, il secondo collo spargere i semi di quella scienza e sapienza che egli attinse al fianco di Francesco e poscia trasfusse ne' figli di questa terra latina e immortalò nelle sue opere.

Udine, 9 luglio 1904.

DON LUIGI ZANUTTO

CANAL PEDARZO

Questo nome, già dato a quello che ora comunemente dicesi Canale di S. Canciano, lo si potrebbe supporre derivato dal dorico ed eolico *pedarsios*, che suona *elevato*; se non fosse cosatropo gratuita il ritenere che de' Greci andassero a finirli in sì remoto ed angusto nascondiglio. Ma certo ha analogia con *Peder* nome che più volte sentii dare per ischerzo a Pesariis, e più ancora con *Prapedarz*, località in quel di Sostasio; ma che non mi si seppe indicare, benchè ricordata in documenti non antichi.

Tale appellativo *Pedarzo* venne usato fin verso la fine del secolo XV, quando diede luogo all'attuale, e cadde in tale dimenticanza che nessuno aveane contezza di sorta prima che l'erudito dott. Giovanni Gortani di Avosacco lo rimettesse alla luce col suo « Canal Pedarzo » (Doretta 1885). In questi ultimi anni venne adoperato ancora in qualche opuscolo ed articolo, onde ritenersi che tale reliquia storica più non si sperda.

Questo nome ignoto agli stessi Pedarzii, era materialmente vivo ancora nel Canale di S. Pietro. Il 13 marzo passato una donna di Siao raccontava come sua madre fosse solita ripetere: « Cutuardisc di març — il soreli al selape il Chanal Pedarç ». Lo ripeteva; ma o ella stessa non sapevalo, o certo la figlia non rammentava più che si fosse questo *Chanal Pedarçh*. Questo curato don Antonio Da Pozzo diedele spiegazione, e constatarono come di fatto in quel dì il sole per Siao tramontando nel basso del passo di Valcalda divide il Canale Pedarzo in due parti, che per poco non sono uguali, passando tra le Crette di Mimoiis a nord ed il Col Cervera a sud, spartiacque più occidentali tra il Frisone e la Pesarina e piantoni di guardia ai lati del passo di Campo.

Così a Siao vivrà il proverbio non solo materialmente, e la sua esistenza viene segnalata a' dilettranti di cose patrie da

GUSETTO DI TROY.

1) V. CICOONA. *Iscrizioni Venetiane*: vol. IV°: pag. 338.

2) Intorno a questo « grammatico insigne » siam ora in piena fioritura letteraria in Germania, in Austria ed in Italia.

3) *Senili*: libr. III, ep. 1.

PALMANOVA

Nel precoce furor del solleone
 Che avvampa le disutili difese
 Non cerco io già quale qui baldo scese
 L'inclito spettro di Napoleone.

Tace intorno il verdissimo paese
 Che di suoi bastioni ha tre corone,
 E a l'ombra d'una palma il suo Leone
 Posa libero e fiero: altro non chiese.

Io cerco le milizie agili e pronte
 Onde manda in più suoni una favella
 Ogni costa, ogni piano ed ogni monte;

E, mentre brilla il dì dello Statuto,
 Che tutti i figli tuoi lega e affratella,
 O bandiera d'Italia, io ti saluto.

Palmanova, 5 giugno 1904.

CESARE ROSSI.

IN MONTAGNE

*Lis charginèlis e' o incuèntri biell land vie
 Da la mont di Liusùl a Paulàr
 Mòstrin l'anime lor tal voli elàr
 E mi disin passand: Bondè, siorie! —*

*Une calandre chante di ligrè
 Tal folt d' une charande di noglâr,
 Passe un' armente, passe un montanar,
 Passe l'ombre dei nui pe' pradarè.*

*E il bosc mi dis: Cheste ombre ti dà
 La pâs bramade e l'estro ti daràn
 Il rûl e i arbui se tu sas scoltâ. —*

*Ma dal turchin del cîl il zucc dal Boor
 E l'Antelao, che çhalin di lontan,
 Clâmin l'anime me a plui alt amor.*

E. Fruch



Il testamento privato di Mons. Giusto Fontanini

L'Arcivescovo di Arcira Mons. Giusto Fontanini — di cui ho già pubblicato alcune note autobiografiche sulle *Pagine Friulane* — si rese altamente benemerito legando alla città natale la sua ricca biblioteca.

In un altro articolo farò la storia di tutte le vicende della famosa Collezione fontaniniana, salvata a stento dalla rapacità della Repubblica veneta.

Pubblico ora il testamento privato dell'insigne Arcivescovo.

CARLO COSMI.

*In nomine Sanctae, et individuae, Trinitatis.
 Amen.*

«Io Giusto di Francesco, di Girolamo, di Domenico Fontanini della Terra di San Daniello in Friuli nel Patriarcato d'Aquileia entro il Dominio Veneto, Arcivescovo di Arcira, Abbreviatore del Sagro Palazzo, detto Comunemente *de Curia*, Prelato domestico, ed Assistente del Papa, ho deliberato con queste carte sottoscritte di mia propria mano di fare l'ultimo mio Testamento, ch'è l'unico da me fatto, in virtù d'un Breve datomi dal Sommo Pontefice Benedetto XIII che mi concesse di poter farlo, e disporre principalmente delle cose da me acquistate: il qual Breve è a me diretto in Roma il giorno X di Gennaio 1726.

Io dunque prevalendomi della facoltà impartitami in questo Breve, distendo il presente mio ultimo Testamento, come segue, essendo per grazia di Dio in pieno, e libero stato di poter farlo, sano di mente, e di corpo ancora, come porta l'età mia di anni settanta.

Alla Sacrestia Parocchiale di S. Michele di S. Daniello mia Patria lascio il mio campanello d'argento, il mio piviale nuovo con la pianetta nuova di broccato bianco con sue trine d'oro, stola, manipolo, sopracalice simile con sua borsa, e col camice fino, tutte cose della mia Capella Domestica, le quali si consegneranno ben condizionate ai S.^{ti} XII^{ti} del Magistrato della Comunità del Luogo, i quali avranno cura di provvedere l'accennata Sacrestia del Duomo, e Chiesa di S. Michele, e si mandi il tutto bene assestato, acciocchè non si logori, e patisca nello sbattimento del viaggio, e si faccia registrar la consegna.

Per la Capella di S. Giambattista della mia Casa, esistente in detta Chiesa di S. Michele per una volta tanto si compri un calice d'argento con sua patena di spesa di Ducati XXV ».

1) Il Consiglio dei XII, insieme al Gastaldo ed al Giurato della Comunità, amministravano il Comune, assistiti d'un Cancelliere, estraneo al Comune. Fra i Cancellieri di S. Daniele merita particolare menzione Luigi Amalteo, il quale ci lasciò un interessante resoconto d'una processione fatta da tutto il popolo a Udine. Tale resoconto è pregevolissimo per la forma letteraria, e non privo di esso i lettori di questo interessante periodico.

DELLA VITA E DELLE OPERE

del Dottore

Girolamo Venanzio



La famiglia Venanzio era originaria di Urbino, e apparteneva al patriziato di quella città. Nel secolo XVII ne fu bandita, perchè Giacomo Venanzio, spinto da gelosia, ferì con arma da fuoco la moglie Costanza Arcoverini. I figli di lui, Pietro, Carlo e Leone, ripararono per qualche tempo alla Corte del Duca di Mantova; poscia Carlo si stabilì a Gorizia, Pietro e Leone a Venezia, ove quest'ultimo morì dopo aver acquistato considerabili beni in quella città, e nella terraferma. Pietro si unì in matrimonio con una Ghedini ed ebbe parecchi figli, tra i quali si ricordano Fulgenzio, fattosi frate certosino, Costanza maritata a Lorenzo Bettoni di Portogruaro, Giacomo e Giacinto. Giacomo prese in moglie una Franceschina Negri, morta la quale, passò a seconde nozze con Giovanna Bonazza, ma non ebbe figli. Giacinto si sposò con Maddalena Linzi di Albano, da cui ebbe, fra gli altri, due figlie, che vestirono l'abito di S. Domenico nel Convento di S. Gottardo in Portogruaro, e due figli Venanzio e Pietro.

Venanzio, uomo di non comune ingegno e di cuore eccellente, nella sua gioventù erasi applicato molto allo studio, e insegnò belle lettere in un Collegio di Brescia; Pietro si fece Gesuita, ma soppresso l'Ordine nel 1773, rientrò in famiglia vivendo come semplice sacerdote. Dieci anni dopo Venanzio prese in moglie Augusta Marchi di Seravalle.

Per questo matrimonio, e per la contemporanea nomina di Don Pietro a un Canonico nella Cattedrale di Concordia, la famiglia si trasferì a Portogruaro, dove lo stesso Don Pietro acquistò dai Conti Althan un palazzo, quello dove oggi, alquanto modificato, sono stabiliti gli Uffici Distrettuali. Ed è in questo palazzo appunto che il 3 marzo 1791 nacque Girolamo Venanzio, terzogenito del suddetto Venanzio, giacchè prima di lui erano nati e morti un maschio ed una femmina.

Parlando della sua nascita egli scrive: «Era il Giovedì Grasso; mia madre stava a vedere la caccia dei tori nel palazzo del Veneto Rap-
« presentante, e fu assalita dai dolori del parto
« così all'improvviso e con tal furia, che assai
« poco mancò, che non mi desse alla luce in mezzo
« allo spettacolo; ciò che sarebbe stato un bel
« caso. ¹⁾ » Dopo di lui, il 7 luglio 1793, nacque Alba, e il 1 marzo 1800 Elisabetta.

Girolamo ebbe da principio a precettore il sacerdote Giuseppe Fortis, onoratissimo uomo, fornito di sufficiente ingegno, com'egli scrive nelle sue *Memorie*. Al Fortis successe ben presto un certo abate Calegari, ex Gesuita, il quale sapeva molto, ma nell'educare e nell'insegnare era oltremodo pedante. E siccome in casa volea vigilare tutto,

tutto riformare, contendeva spesso col Canonico; vi rimase perciò solo pochi mesi, e quindi fu richiamato il Fortis.

Caduta la Repubblica Veneta fino dal 1797, per il trattato di Campoformio, Venezia, co' suoi Stati di terraferma fino all'Adige e al Po, veniva ceduta all'Austria, e il padre di Girolamo, che godeva molta stima, fu nominato Giudice civile e criminale con l'incarico della Polizia in Portogruaro. Mentre il giovanetto Girolamo attendeva con amore allo studio, gli sovrastava una grande sventura. La sera del 25 gennaio 1801 Venanzio, ritornato a casa da Caorle dopo un viaggio fatto con molti disagi, fu colpito da grave apoplezia, che per parecchi giorni lo tenne incerto della vita. Riavutosi alquanto, ricuperò interamente le sue facoltà mentali, ma non l'uso della gamba e del braccio sinistro. Infermo e sempre da nuovi mali insidiato, trasse una vita misera e tribolatissima per più di tre anni, finchè morì nell'ottobre del 1804. Pochi di prima, non prevedendosi così imminente la disgrazia, il giovinetto Girolamo erasi recato in campagna presso gli avi Marchi, i quali subito dopo pensarono di fargli proseguire gli studi nel Seminario.

A quel tempo la filosofia era ancora insegnata prima della retorica, perchè i Superiori, facendo un ragionamento più specioso che giusto, dicevano che i giovani doveano prima imparare a pensare e poi a comporre. Non sapendosi in quale scuola poterlo inscrivere, giacchè Girolamo, non ancor maturo per la filosofia, era però molto istruito per la scuola di umanità, fu fatto, con una eccezione alla regola, frequentare per un anno le lezioni di retorica, poscia per due anni i corsi di filosofia, e finalmente per un altro anno la retorica. E fu così ch'egli compì le scuole nel Seminario. « Poveri però ed inferti oltre ogni
« dire — egli scrive — furono tali studi; in
« Retorica continue traduzioni dei classici latini
« affatto pedantesche per non dire meccaniche, e
« della letteratura italiana neppure un cenno;
« Dante, Petrarca, Tasso, Ariosto erano nomi
« ignoti. Allo scrivere italiano non si prefiggeva
« altro modello che il Cesarotti nel verso, e il
« Thomas nella prosa, onde chi produceva versi
« più sonanti e periodi più tronchi, più smozzi-
« cati, più era lodato. In filosofia la lettura di
« qualche testo latino di logica e di metafisica,
« che poscia si mandava alla memoria senza bene
« intenderlo, qualche libramento di fisica, le quattro
« operazioni fondamentali dell'aritmetica, un'oc-
« chiata al calcolo delle frazioni, e le prime pro-
« posizioni di Euclide; a ciò riducevasi allora
« tutto il tirocinio filosofico. »

Intanto nel Regno di Napoli era già ripristinato l'Ordine di S. Ignazio, e lo zio Canonico Pietro formò tosto il disegno di recarsi colà per rivestirne l'abito. E nel 1806, a sessant'anni, abbandonò la famiglia, composta della cognata vedova e di tre orfani nepoti, rinunciò al Canonico, alle molte abitudini che gli erano gradite, alla vita che conduceva agiatissima, e partì. Giunto in Sicilia, fu accolto ben volentieri, e subito fatto Maestro dei Novizi. Ma per i disagi del lungo

¹⁾ VENANZIO: *Memorie della mia vita*, 17 maggio 1848. Ms. conservato dalla figlia signora Alba Venanzio-Bergamo.

viaggio, per le fatiche del nuovo ufficio, e per la differenza del clima, del cibo e dei costumi, il pover' uomo finì i suoi giorni in Caltanissetta nel dicembre dell'anno successivo. Egli avea portato seco di casa quanto più avea potuto in denaro, in libri ed in altro; tuttavia dalla partenza di lui derivò alla famiglia più bene che male, poichè, essendo piuttosto largo nello spendere, ogni anno l'uscita superava l'entrata, e alla deficienza doveasi riparare facendo qualche mutuo. Procedendosi con quel metodo, la sostanza sarebbe in breve sparita. Ma la madre di Girolamo, che in fatto di economia avea massime affatto opposte a quelle del cognato; volea che la famiglia si mantenesse bensì con qualche decoro, senza però far debiti. Quindi misurava esattamente le spese con le entrate, e con le sue cure, e con la sua previdenza faceva veramente miracoli.

Era giunto frattanto il momento che il Venanzio dovea essere mandato alla Università di Padova per istudiare il diritto. Allora la vedova madre, cogliendo l'occasione, decise di accompagnare il figlio e trasportare colà la famiglia. Alcuni parenti ed amici la secondarono in questo suo disegno, adducendole motivi di economia, di convenienza, di prudenza e di amore, *che nulla affatto valevano* — scrive il Venanzio nelle sue *Memorie* — *perchè la infausta risoluzione così presa dovea recargli tanti fastidi e noie.* «Pertanto, — egli continua — nei primi giorni del novembre 1808 si raccolsero nell'ampia nostra sala quanti mobili si reputò che a noi fossero necessari, cioè letti, armadi, tavole, scranne, e tutte quelle innumerevoli e minute suppellettili, di cui ha d'uopo una civile famiglia. Si avea già noleggiato una barca per trasportare queste masserizie; ma quando venne il barcaiolo a prenderle, dopo molte esclamazioni miste a qualche grossa bestemmia, ci disse schiettamente ch'eravamo matti, e che non una ma neppure tre delle sue barche sarebbero state sufficienti a contenere quella roba. Mia madre intanto era montata sulle furie e argomentava e gridava; ma il fatto stava duro come un pilastro, e fu forza adattarsi e prendere un'altra barca di decupla capacità. Finalmente quella sala, che pareva un vero ghetto, si sgombrò, quei poveri mobili s'imbarcarono, e noi siam pronti a seguirli in un'altra barca. Ma quando si sta per partire, sorge una di quelle procelle sciroccali che al principio del verno sono qui sì frequenti e sì violente, e la navigazione è impedita per tre giorni. Onde noi, rimasti senza viveri e quasi senza casa, fummo costretti ad andar nel paese elemosinando ricovero e sussistenza, poichè il porci in locanda pareva a mia madre partito non decente e troppo dispendioso. Io era fuor di me stesso non saprei dire se per dolore o per rabbia, poichè comprendeva il grosso errore che si commetteva.»

La signora Augusta prima di mettersi in viaggio affidò con procura al sacerdote Fortis l'amministrazione degli affari domestici, e ad altri, senza inventario, le molte suppellettili, che dovea lasciare a Portogruaro, le quali andarono poi miseramente perdute.

Finalmente, abbonacciatisi il tempo, partirono tutti in una piccola barca, e dopo sessantaquattro ore eterne, tribolati dal vento, dalla pioggia e dal freddo, giunsero a Padova. Due giorni prima era morto Melchiorre Cesarotti, e il Venanzio potè assistere ai solenni funerali, e ascoltare la orazione funebre recitata dall'Ab. Giuseppe Barbieri.

Nei primi mesi che frequentava il corso legale, chiese di essere ammesso nel secondo anno, dichiarando di avere già compiuti a casa gli studi del primo, e offerendosi di sostenere il relativo esame. La domanda fu accolta senza difficoltà, la prova ebbe un esito felice, e fu iscritto nel secondo anno con grande vantaggio della famiglia, la quale viveva delle sole rendite assai diminuite per le enormi gravezze allora imposte alle terre del Governo Italiano.

L'anno seguente scoppiava la guerra tra l'Austria e la Francia. Il Venanzio, indifferente alle vittorie, alle sconfitte, e alle scaramucce che avvenivano perfino nella stessa città di Padova, studiava indefessamente la legge, e applicavasi molto anche alle lettere, per le quali sentiva una forte inclinazione.

Aggregatosi ad una delle tante accademie, che in quel tempo formavano tra loro gli studenti, vi dovea fare la sua prima comparsa con un componimento in versi sciolti sui *Pregi dell'Aquila*. Compiutolo, dopo di avervi lavorato con ogni cura, e compiacendosene molto, si attendeva grande plauso, perchè le illusioni nella gioventù sono inevitabili come i lamenti nella vecchiaia. Ma l'argomento era stato da lui svolto con pensieri così esagerati, con uno stile così gonfio, con un gusto tanto cesarottiano, che destò le risa degli uditori. Indicibile fu la confusione da lui provata per tale fallimento; tuttavia non si perdettero di coraggio, e animato anche da qualche amico, si mise in una via ben diversa, dandosi senz'altro allo studio assiduo dei classici italiani, latini e greci. Passava poi molto utilmente le ore libere nella Tipografia di Nicolò Bettoni suo parente ed amico, dove, oltre ad avere gran copia di libri, era in grado di trovarsi con letterati e scienziati illustri.¹⁾ E fu questo per lui un singolare beneficio, perchè, fra cotanto senno, avea una scuola pratica quasi continua e assai profittevole. Avvalorato allora da tali presidi, tentò qualche prova con esito buono.

Avvenne infatti che, nella scuola di diritto criminale, sopra tre quesiti proposti dal professore, lesse una Dissertazione ch'ebbe lodi infinite, e certo — egli dice — *al merito suo di gran lunga superiori. Poichè avendo io pure ereditato da Adamo la mia parte di amor proprio, ho però una coscienza che, specialmente sulle produzioni del mio ingegno, mi parla chiaro. Onde non avviene mai che le lodi smodate mi piacciono.*

Benchè giovanissimo e studente ancora, godeva già tanta stima, che fu nominato alunno della Accademia con l'incarico di fare, sopra alcune opere ad essa presentate, le relazioni, che aveano sempre lieta accoglienza. Una di questa riguardava il primo

¹⁾ Fra questi meritano di essere ricordati i professori Ab. Giuseppe Barbieri, Ab. Francesconi, Pier Luigi Mabil, Francesco Federici e il Cav. Giovanni Lazzara.

saggio di Estetica pubblicato dal *Talia*¹⁾, e appunto dalla lettura di tal libro il Venanzio fu portato a dedicarsi a quella parte di scienza, che coltivò poscia con amore costante.

Mentre progrediva negli studi acquistandosi sempre maggiore stima, soffriva molto nel vedere che le condizioni economiche della famiglia non procedevano bene, e ne parlava spesso al Bettoni. Questi lo persuase di avviarsi alla carriera amministrativa, prima ancora di compiere il corso degli studi, e, visto che il Venanzio accettava il consiglio, lo raccomandò subito al sig. Zecchini, allora Prefetto del Dipartimento del Brenta, che assecondò ben volentieri la proposta. Nel settembre del 1810 entrò quindi in Prefettura, dove poscia recavasi ogni giorno, dopo terminati i doveri scolastici, nelle ore convenute; e allora aveva diciannove anni appena. Egli dice che il sig. Zecchini era un uomo di singolare ingegno, di finissimo accorgimento; scriveva bene e parlava meglio. Mi dettava lunghi rapporti, e per quanto gli argomenti fossero ardui e complicati, li svolgeva con una facilità e con una lucidità mirabile di pensieri e di parole. Tale esercizio gli tornò grandemente utile, perchè le cognizioni, così acquistate da lui, lo resero di poi un abile impiegato.

L'anno seguente nasceva il Re di Roma, e gli studenti di Padova vollero festeggiare il fausto avvenimento nell'*Aula Magna* della Università con una *Cantata* in musica, seguita da una Accademia letteraria, assegnandone la Prefazione al Venanzio. Egli allora pensando che dovea leggere il suo discorso alla presenza di tutti i Professori e gli studenti, dei principali cittadini e di cospicui forestieri, credette conveniente di lasciare i ragionamenti e le osservazioni, e di far uso invece di immagini e di pensieri splendidi e vivaci, di eccitare la fantasia, di muovere il cuore. E così fece, e la sua Prefazione riscosse indicibili applausi. Il Bettoni volea pubblicarla con la stampa, ma il Venanzio non vi condiscese, perchè diceva ch'essa non avea altro merito che di essere adattata alla circostanza; e di ciò non ebbe poscia a pentirsi mai.

Due mesi dopo si presentò agli esami di laurea, che conseguì il giorno 9 giugno 1811. Allora dedicossi con maggior fervore alle cure amministrative, che gli tornarono ben presto fruttuose. Infatti alla fine di quell'anno ottenne un piccolo impiego nella Prefettura con l'annuo stipendio di novecento lire italiane, e poco dopo fu nominato anche Segretario della Camera di Commercio, istituita a quei dì in Padova, con lire mille duecento. Egli risparmiava la maggior parte de' suoi stipendi; dava bensì alla famiglia qualche piccolo soccorso, ma non volea largheggiare, ben prevedendo che gli sarebbe bisognato in altro tempo prendere più radicali e per lui più dispendiosi provvedimenti.

Nell'estate del 1812 lo Zecchini fu trasferito a reggere la Prefettura di Reggio d'Emilia, e sostituito dal Cav. Porro, uomo d'ingegno, disinvolto e franco, però talvolta un po' bizzarro. Questi, come cominciò a conoscere il Venanzio, gli pose grande stima ed affetto. Lo faceva spesso scrivere

versi e prose, lo volea seco ogni giorno a pranzo, e alla fine di quell'anno lo nominò Aggiunto alla Segreteria Generale con lo stipendio di mille e duecento lire. Per tale ufficio dovea tenere il Protocollo riservato, e questo incarico gli fu una buona scuola di prudenza e di pratica del mondo.

Intanto ingrossavano gli avvenimenti politici per modo, che alla fine di ottobre del 1813 prevedevansi già lo sfasciamento del Governo Italiano. Gli Austriaci, discesi in Italia, guerreggiavano nel Vicentino, e mentre si avanzavano verso Padova, i treni e le salmerie italiane e francesi uscivano dalla città quasi in funebre processione.

Sarebbe impossibile descrivere le follie che allora si facevano e si dicevano alle quali però il Venanzio non partecipava. Negli Uffici non vi avea ordine, non lavoro, non disciplina; la confusione era generale. Ai primi di novembre le cose erano giunte a tal punto, che il Prefetto vide la necessità di fuggire. Difatti una mattina, assai per tempo, dopo di aver affidato l'Ufficio al Consigliere Legnazza, e al Venanzio la Direzione della Segreteria Generale, partì con i Capi delle Sezioni politica e militare, con molti ingegneri e con altri impiegati, e due giorni dopo entravano in Padova gli Austriaci. Fra gli Ufficiali militari superiori entrò primo il generale Haremburg, uomo duro e violento, e fra i civili il Conte Antonio Porcia col titolo di Commissario Provinciale. Questi mandò subito a chiamare il Venanzio, e gli disse che lo nominava interinalmente Segretario Generale della Prefettura, aggiungendogli che intanto dovea rimanere presso di lui con un direttore degli affari politici e uno dei finanziari affine di aiutarlo per alcuni giorni. In questo tempo il Venanzio, diede opera assidua e infaticabile all'ordinamento delle Province occupate dalle armi austriache, promosse qualche utile provvedimento, e suggerì di conservare la Statua della Pace del Camolli, e di collocarla non già in Campoformio, come si pensava, ma in Udine nella Piazza Contarena, ora Vittorio Emanuele II.

C. BERTI.

(Continua)

NOSTALGIA

— dialet gorizian —

Io soi städ in Franza, in Spagna,
In Italia, in Portugal;
Visitad ai l'Alemagna,
Mieza Russia, il Senegal,

Dutt l'Egitt sin a Njassa,
H-Mär Röss, Madagascär,
Ceylon, l'India alta e bassa,
Po' l'Australia e il Mär Polar.

Ma chei lügs no mi än fatad . . .
Io mai provi tant plase,
Come cuänd che mi l'è däd
Di chatämi a ghäsa mè.

Rico.

¹⁾ *Talia* fu il primo filosofo che in Italia trattasse della *Estetica* seguendo i sistemi di Kant, Hegel e Schelling.

RIVISTA BIBLIOGRAFICA

Prof. A. BATTISTELLA. — Commemorazione del P. Basilio Brollo da Gemona. Udine, 1904.

Questo nuovo prodotto letterario del prof. Battistella uscito or ora pegli onori centenari dell'illustre figlio di Gemona, il Brollo, sarà ben accolto dagli studiosi, dagli amatori delle glorie friulane. La letteratura sul personaggio, giunta fino a noi, è scarsa di notizie e zeppa in compenso d'inutili superfluità, d'artificioso pesante contorno, di frascherie fantasiose credute d'obbligo un tempo, quale puntello del loro dire, agli scrittori panegiristi. Celebrare il nostro friulano valeva dettar una pagina con metodo più positivo sulla sua missione in quell'estremo Oriente che chiuso in sue relazioni con l'Europa, a mezzo del proficuo suo apostolato, divenne accessibile agli occidentali, ebbe a sentire i benefici influssi dell'istituzione cristiana che, mirante a fare de' popoli tutti una sola famiglia, si mostrò ovunque altrice di emancipazione, d'incivilimento, di progresso. Il lavoro del prof. Battistella, a detta dei dotti, non è ricco di fonti: queste, a senno mio, stanno abbondanti a Roma nell'archivio di « *Propaganda fide* »: pel loro conquisto ci vuole un faticoso studio di ricerca. L'opera è divisa in due parti: nella prima dell'apostolo, nella seconda si discorre del letterato. La vita del missionario non è del tutto ripetizione stucchevole di quanto su di esso fu scritto dai biografi francescani: s'innalza precipuamente sulle basi, sui dati dell'epistolario del frate gemonese. E fin d'ora non voglio che passi inosservata la forma venusta, la perspicua sobrietà dello scritto, la ben ordinata disposizione delle parti che fa lodato ed ammirato l'artista. Si parla della giovinezza di Basilio, di sua prima educazione scientifica, di sua vocazione all'ordine serafico, di sua bramosia di spendere la vita in redenzione e salute delle genti asiatiche, degradate dall'idolatria, dal vizio, dall'ignoranza. Nel dì 18 ottobre 1680 il P. Brollo con quattro compagni salpa da Venezia alla volta dell'Oriente: e per Brindisi, dopo viaggio fortunoso, approda a Budua (Dalmazia), a Corfù: passa ad Aleppo, da qui, per la Mesopotamia, a Bassora « ultima città, scrive esso, dell'imperio turchesco ». Da qui (aprile 1682) sen va a Surut nell'India: nel luglio seguente è a Batavia; nell'agosto dello stesso anno nel Siam; finalmente « sopra un barchetto di contrabbando ben armato, arriva a Canton » a quel paese della Cina che egli aveva da lunga mano intraveduto col desiderio e colla speranza, alla cui redenzione religiosa egli aveva consacrato se stesso.

In quest'eroico, glorioso campo d'azione mi ricorda che lo avevano preceduto, e lo han poi seguito altri valenti friulani: e per

tal capo la nostra piccola Patria può andar orgogliosa, essa non resta inferiore a nessun'altra d'Italia. Pongo inanzi a tutti Odorico Mattiussi da Pordenone: (1286-1341) « *tanto nomini nullum par elogium* ». L'udinese Don L. Fabris (che nel 1871 si occupava pure del nostro Brollo con bella se non tanto buona monografia) pubblicava il famoso « *Itinerario* » dell'immortale pordenonese. Ricordo, pure di passaggio, G. Andrea Carga da S. Daniele (1560-1617): ei moriva martire a Sira, e le sue benemerenze furono scritte con alquanto enfasi dall'ingegnoso G. Pinzani arciprete sandanielese. Viene dopo esso Antonio Zucchelli da Gradisca, che spirava glorioso nello stesso anno che il nostro rendeva l'anima a Dio (1704): missionario nel Brasile e poi nel Congo. Altro pioniere di civiltà è Fulcherio da Spilimbergo che onorava testè il letterato veneziano V. Savi: e qui obbligar non posso l'anima grande di Gio. Maria Percoto, dell'antica prosapia che si rese illustre per tanti fatti in pro della patria, fin dal secolo decimoquarto. Il P. Percoto riuscì famoso e benemerito per la fede che sparse, per la grammatica e dizionario birmano che compose in soccorso de' seguaci suoi, degli apostoli dell'Oriente. Udi in altro tempo la sua vita a stampa: ma va rifiuta e migliorata in tante parti. Mi risuona ancora nell'animo la parola d'alto encomio che per lui meco aveva la contessa Caterina dello stesso lignaggio: le « *Pagine* » la sanno scrittrice forbita, buona educatrice de' figli del popolo. Essa era ben edotta e della virtù e del sapere del suo grande antenato: e mi diceva proposta la causa di sua beatificazione dinanzi alle romane congregazioni: e mi narrava le sue fatiche apostoliche accennando all'epistolario di Giovanni che essa possedeva inedito. Il nostro di Gemona precorse di poco il suo degno compatriotta nell'opera eroica di convertire le genti, di educarle alle miti virtù del Cristianesimo, d'assuefarle a quella vita d'abnegazione, di sacrificio senza cui nulla sorge quaggiù di stabile, di veramente fecondo¹⁾.

* * *

Il Battistella dal detto dai biografi, e più col mezzo dell'epistolario del Brollo ci narra quale fosse la natura, la tempra d'animo di quest'uomo d'azione, « generoso quantunque in membra gracili ed infermiccie »:

1) E qui non posso passar sotto silenzio altri due benemeriti e poco noti friulani, che dotati d'animo forte osarono tentare il cammino dell'Indie e della Cina a scopo di scienza, d'industria, a vantaggio della patria: intendo il co. Gerardo Freschi di Ramoscello, ed il co. Giambattista Castellani di Cividale. Essi effettuarono la loro esplorazione circa la metà del secolo testè decorso. Una « *Rivista geografica* » parlò dell'andata nelle Indie del primo: il secondo si proponeva di scrivere le interessanti avventure della sua peregrinazione a Pechino: ma venne rapito da morte immatura. Qualche notizia su quel suo fortunoso viaggio la si legge nell'epistolario alla sorella Amalia ved. Nicoletti, onorata vegliarda che vive a Barbeano di Spilimbergo.

sa farci valutare il frutto, l'estensione, la durata dell'opera sua apostolica. « Egli non è il rigido monaco, in cui la ristrettezza e l'unilateralità dello spirito sopprime tutto ciò che di umanamente bello ha la natura. No: egli vive nel mondo e tra gli uomini, e la sua fede operosa ed espansiva lo conforta e lo aiuta a conoscere dell'uno e dell'altro tutti gli affetti, tutte le debolezze, tutte le gioie e tutte le lagrime » (pagina 14). E continua a tratteggiarlo col suo stile seducente. Belle che fan viva l'attenzione, son le lettere del Brollo piene di curiosi particolari sulla vita, sui costumi del popolo del Celeste Impero. Il Battistella ne porta ampi sunti e frammenti. « Osservatore acuto e diligente (il Brollo) egli vede ogni cosa, e nelle cose vedute sa cogliere tutto ciò che v'è di più caratteristico e di più notevole, e non si ferma alle apparenze esteriori ma penetra col suo giudizio libero e sicuro nell'ultima essenza delle cose stesse, e ne indovina il significato e le conseguenze » (pagina 9). Il suo apostolato divenne proficuo mercè l'amore intenso ch'egli pose in erudirsi nella lingua dei Mandarin: mette in rilievo le difficoltà somme di quel linguaggio nella sua assimilazione ad un europeo: ed esce colla sentenza d'un compagno del nostro Basilio, il P. Giambattista da Castelnuovo. L'idioma sinico « non ha declinazione de' nomi, nè coniugazioni dei verbi: il tempo, caso, numero, genere e simili regole che sono nella nostra lingua, in questa lingua non sono; ma solo con l'aggiunta d'altri termini si conosce ciò che è necessario: non vi è parola che passi due sillabe: la significazione del termine dipende tutta dall'accento o grave, od acuto od interrogativo, od altro: ed una stessa parola può aver fin sei significazioni solo con variar accento. Nello scrivere si servono di caratteri che sono tanti quante le parole: e consumano la vita nello studio di quelli » (pag. 35). Lo stesso Brollo ripete ciò nella prefazione al suo « *Dizionario sinico-latino* »: e quanto ai caratteri dice di averne numerati 31843 nel vocabolario comune. Pensi ognuno alla fatica immane ch'egli dovè sostenere per poter vantaggiar come fece di quest'unico, supremamente utile strumento ai suoi fratelli in apostolato. Questo « *Dizionario* » resterà il monumento imperituro di gloria ch'egli ha innalzato a sè medesimo, egli è « pietra angolare, dice il dottissimo orientalista De Vincenzi, di tutta la lessicologia cinese-europea fino a' nostri giorni »: per esso « *Dizionario* » dice l'Ascoli, spetta « al modesto e laborioso francescano la gloria di aver appianata la via allo studio scientifico del cinese in Europa ». Il Battistella si indugia a mostrarci il reale valore di questa opera colossale del nostro gemonese: dice della sua fortuna attraverso due secoli, come si tentasse rapirne al Brollo la paternità, di scemare il pregio e il vanto di aver col

suo mezzo data la chiave in mano agli studiosi per ispingersi ne' misteri della letteratura classica de' Cinesi, di quella « razza di gente la più piena di boria nazionale, e la più pedantesca e infatuata della propria scienza e sprezzatrice della coltura straniera che mai al mondo si sia conosciuta » (pag. 36). Il « *Dizionario* » consta di circa 10,000 caratteri cinesi con la corrispondente significazione latina, e di parecchie tavole utilissime pe' nomi propri, pei caratteri numerici, pei caratteri volgari, pei sinonimi, per le espressioni composte e per le 228 chiavi. L'opera non è riproduzione di modelli anteriori, ma frutto d'osservazioni proprie fatte con criteri nuovi nettamente determinati. Ma altro Dizionario di tal lingua componeva ancora il Brollo: ce lo segnalò, per primo, il De Vincenzi: rimase inedito, ed ora è forse smarrito. Esso verrebbe ad accrescere la fama del missionario di Gemonia, dovendosi questo suo posteriore lavoro riguardare come naturale complemento del primo. Esso « *Dizionario* », giusta il dotto orientalista, doveva contenere « la spiegazione d'oltre 40,000 caratteri, un materiale lessicografico uguale a quello del Dizionario classico imperiale di Hanghi. » Il manoscritto aspetta da due secoli il ricercatore di buona volontà che lo rinvenga tra le carte di qualche archivio romano, o alla Vaticana, od alla Propaganda, e ne curi la pubblicazione.

*
* *

La dotta memoria del prof. Battistella si chiude con un inno di plausi al magnanimo, all'Apostolo e Letterato di Gemonia che consacrò sè stesso, senza riserve in vantaggio de' propri simili, che tolse dalla barbarie idolatra migliaia di figli cinesi e favorì l'incremento della civiltà trammezzo a genti immobilizzate in una pretenziosa vanità, non curanti di quella legge che volenti o nolenti tutti e individui e popoli devon subire: la legge faticosa del progresso. E l'antica terra di Gemonia « conosciuta per merito del P. Basilio Brollo da oltre duecento anni sulle rive remote del fiume Giallo, sarà ognora e dovunque ricordata finchè la scienza avrà un culto fra gli uomini ».

Udine, 9 agosto 1904.

DON LUIGI ZANUTTO.

Per Gorizia e per tutto il Friuli orientale, gli abbonamenti si assumono e riscuotono a mezzo del libraio tipografo signor G. PATERNOLLI di Gorizia.

DOMENICO DEL BIANCO, Editore e gerente responsabile.

Udine, 1904, Tipografia di Domenico Del Bianco.